

LA CRISE DE LA TRANSMISSION

Les déshérités

ou l'urgence de transmettre

de François-Xavier Bellamy, par Henri Duthu

Introduction et sommaire => [ICI](#)

Première partie, chapitre 2/3

II/ ROUSSEAU

Pour lui, la transmission polluée irrémédiablement l'état naturel

Le développement des sciences et des arts, ces deux versants de la culture a-t-il permis d'élever les hommes vers le bien ?

À cette question tranchée d'avance, Rousseau, dans le premier *Discours*, apporte la réponse la plus inattendue qui soit : le progrès de la civilisation affirme-t-il, a rendu l'homme à la fois mauvais et malheureux.

Plus l'homme a perfectionné la culture, plus il s'est perdu en s'éloignant de sa propre nature

Cette prise de position éclate dans la célèbre *pro-sopopée de Fabricius* où il harangue les Romains :

[...] Hâtez-vous, leur dit-il, de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent et dont les funestes arts vous corrompent.

On y voit se dessiner la contradiction fondamentale que Rousseau place entre la nature et la culture. Dans l'accord avec la nature se trouvent la sagesse, la vertu et le bonheur. Tout ce que nous avons fait pour ajouter quelque chose à la nature, pour la *cultiver*, est une rupture coupable de cet équilibre initial. Si nous avons perdu notre bonheur originel, c'est seulement affirme Rousseau,

[...] le châtement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés [...] Les hommes sont pervers ; ils seraient pire encore s'ils avaient eu le malheur de naître savants.

Descartes rêvait d'un homme qui n'aurait jamais été enfant, qui serait né tout de suite avec la plénitude de sa raison. Rousseau, quant à lui, dès le premier *Discours* fixe pour modèle un homme qui reste toujours enfant, qui ne deviendra jamais savant ; un homme qui pourrait conserver toute sa vie la plus grande proximité avec son état naturel. Mais qu'il sache tout par lui-même ou qu'il ne sache rien, l'individu qu'ils dessinent tous deux est celui qui n'a rien reçu de ses parents ou de ses enseignants. Le point commun de ces deux versants de la modernité, et celui qui restera, c'est une *condamnation irrémédiable de la transmission*.

Cinq ans après le premier *Discours*, Rousseau prolonge son premier essai par le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*

Son travail va contribuer, comme celui de Diderot plus tard, à élaborer la figure hautement emblématique du « bon sauvage », encore indemne de la maladie de la culture. [...] On le voit très concrètement, toute acquisition d'un savoir technique est une perte pour la condition humaine, qui s'en trouve paradoxalement fragilisée. C'est aussi une rupture avec la nature : tant qu'il ne cherche pas à la soumettre, l'homme trouve en elle tout ce qui lui est nécessaire pour vivre, aussi bien que les animaux. [...]

Signe de l'harmonie originelle : l'homme de l'état de nature ne connaît pas la maladie. Toutes nos pathologies, affirme Rousseau, sont le produit des prétendus progrès de notre société. Alcools divers et variés, nourritures compliquées, rythmes de vie

dérégulés – et nous pourrions beaucoup compléter. [...] Nous voilà donc sur la piste : sa description ressemble étonnamment à notre conception contemporaine du rapport de l'homme à la nature. [...] C'est ainsi, dans les deux *Discours*, que la classe politique et les médias de notre XXI^e siècle semblent avoir puisé leurs « éléments de langage ».

Dans notre conscience collective est profondément imprimée l'idée que l'homme du savoir, de la culture, est l'ennemi de la nature

Pour Rousseau, dans les deux premiers *Discours*, nous sommes des vivants contre-nature dans la société de consommation, prêts à risquer l'extinction de toute vie pour satisfaire un désir d'avoir et de pouvoir perpétuellement frustré. Le seul responsable de notre malheur, c'est nous-mêmes, c'est notre culture, dont il faudrait nous dépouiller pour retrouver, enfin, le sens de la nature.

Tout cela, ne l'entendons-nous pas chaque jour ? Les nouveaux impératifs du développement durable ne sont certainement pas dénués de fondement ; mais de la vision du monde qui inspire un certain discours qui est devenu familier à la société de l'écologie et du retour à la nature, il faut savoir reconnaître les origines et les conséquences. L'une de ces origines est assurément la pensée de Rousseau, qui a contribué plus que quiconque à forger cette vision irénique de la nature et à l'ériger en principe ultime de la sagesse. Et l'une des premières conséquences de cette conception, c'est le refus de la *transmission*.

Après les deux *Discours* qui lui ont permis de développer cette critique de la culture, il était logique que Rousseau se penche sur la question de l'éducation C'est ce qu'il entreprendra quelques années plus tard en rédigeant *Émile ou De l'éducation*, un long traité qui suscitera le scandale – il sera banni en France et en Suisse, et brûlé sur la place publique – avant de connaître un succès important et durable. Émile, qu'il va accompagner depuis sa naissance jusqu'à ce que, devenu père d'un premier enfant, cet élève soit dans la situation de devenir à son tour éducateur.

Ainsi, dans les lignes de l'*Émile*, réside un véritable programme, un projet pédagogique

Toute la pensée de l'*Émile* se comprend à la lumière de l'intuition fondatrice du rousseauisme. L'enfant qui naît est encore « à l'état de nature » ; par conséquent, tout le travail de l'éducateur sera de faire en sorte qu'il apprenne ce qui sera nécessaire à sa vie future, et même à sa vie en société – puisque le passage de l'humanité à l'état social est irréversible –, en s'éloignant le moins possible de cette pureté naturelle. Or, cette pureté naturelle, c'est l'ignorance, l'heureuse ignorance dont parlait déjà le premier *Discours*.

L'ignorance est naturelle à l'homme, la pensée va contre sa nature

C'est même une perversion affirmait le second *Discours* : « L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé. » Si l'ignorance est une forme de pureté, c'est parce qu'elle est, pour Rousseau, un gage d'innocence : c'est là le point de départ de l'*Émile*.

... Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les *Offices* de Cicéron pour être un homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté.

Si nous pouvions ne rien apprendre aux enfants, ils garderaient l'innocence que nous leur envions : *c'est ce que nous leur transmettons qui crée les pièges dans lesquels ils tomberont*. [...] Le savoir est donc un danger : produit de la culture, il nous éloigne de notre ignorance naturelle. L'autorité parentale était ainsi explicitement décrite comme une prison dont il est urgent d'affranchir l'enfant.

Quant au précepteur idéal, Rousseau lorsqu'il le dessine, prend le contre-pied du sens commun

La première parole de Rousseau sur l'éducateur est donc pour condamner, en creux, les adultes ; et son premier mot à leur intention est un avertissement sévère. Ils vont bientôt toucher à la nature de l'homme encore intacte dans leur élève, et il faut que leur intervention soit la plus faible possible. Plutôt que d'entreprendre d'encombrer l'esprit de l'enfant d'une culture qu'il n'aura de toute façon jamais fini d'absorber, il ne faut lui faire découvrir



que *ce qui est strictement nécessaire* : c'est là le premier critère.

Parmi tous les savoirs qu'a produits l'histoire humaine, en effet, la plupart ne servent à rien, si ce n'est à flatter l'orgueil de celui qui sait – ou qui croit savoir

Voilà introduit le second critère : celui de la *certitude*. Car, bien souvent les connaissances humaines sont incertaines : les faire siennes, c'est donc s'exposer au risque de l'erreur. Or, affirme Rousseau, si nous n'avions rien appris, « nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ». Et puisqu'il vaut mieux ne pas se tromper, rappelons-nous que « le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance ».

Son précepteur rendra donc un immense service à *Émile*, en ne lui transmettant jamais aucune connaissance, mais en le laissant construire par lui-même tout son savoir, dût-il renoncer pour cela à ce qu'il sache beaucoup de choses.

Mieux vaut la pureté de l'ignorance que l'aliénation de la transmission

Rousseau ne nie pas que, dans l'état social, le rôle du précepteur soit indispensable ; mais obligé d'incarner un mal nécessaire, ou tout du moins de courir ce danger que la faiblesse de l'enfant rend inévitable, il devra s'interdire à tout prix la faute qui consisterait à enseigner à l'élève un savoir dont ce dernier ne serait pas l'auteur et le maître.

L'enseignant ne doit donc surtout pas transmettre un savoir, il doit se faire l'organisateur des situations dans lesquelles l'élève construira son propre savoir

C'est là la règle d'une éducation démocratique, du moins en apparence. Pour Rousseau, il s'agit de ne jamais rien imposer à *Émile* : « Qu'il croie toujours être le maître ». Car, ainsi en croyant « être le maître », l'élève apprend à ne pas être un sujet. L'enjeu est bien sûr politique : l'*Émile* est publié la même année que *Le Contrat social*. La pédagogie prépare ce que la démocratie accomplira, l'édification d'un citoyen libre à l'intérieur d'une société ordonnée par des lois. Pour y parvenir, il faut que, dès l'enfance le citoyen en devenir soit accoutumé à ne pas se laisser soumettre, à écarter tous les jougs, y compris celui du savoir – à refuser d'être *subjugué*. [...]

L'Émile propose donc à l'éducateur une nouvelle définition du rapport à l'enfant, qui exclut l'acte d'autorité

« L'enfant ne doit rien faire malgré lui. » Du coup, les interdits s'inversent dans la relation éducative : ils pèsent désormais sur l'adulte qui se voit fixer des règles strictes dans son rapport à l'enfant : « Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. » Pour Rousseau, ces interdits n'excluent pas l'influence dissimulée de l'adulte ; mais elle doit demeurer cachée, pour que les enfants ne soient pas enfermés dans un assujettissement définitif. Même si elle n'exclut pas un rapport de force latent, cette disqualification de l'autorité doit être efficace : « Faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent. »

– Première conséquence de cette nouvelle relation : elle empêche l'éducateur de prévenir l'enfant des risques qu'il peut courir, et de lui éviter des erreurs qu'il ne manquera pas de commettre.

– Seconde conséquence, plus importante, qui concerne la connaissance. S'il détient le moindre savoir que l'enfant ne possède pas, c'en est fini du sentiment de leur égalité. Ainsi, « c'est à l'enfant de désirer ce qu'il doit apprendre ».

Évidemment, cela risque de prendre du temps ; et, parvenu à l'âge adulte, *Émile* ne saura que très peu de choses. *Rien ne lui aura été transmis de l'extérieur qui serait venu perturber sa nature et l'aurait rendu redevable à qui que ce soit.* [...]

L'éducation devra donc passer le moins possible par le langage, mais surtout par l'expérience

« Je n'aime point les explications en discours, affirme Rousseau ; les jeunes gens y font peu d'attention et ne retiennent guère. Les choses ! les choses ! je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots. »

Il ne s'agit pas de faire sortir l'enfant de sa condition initiale, de l'éduquer au sens étymologique du terme (*ex-ducere* : « faire sortir de », « conduire au dehors »). Au contraire, l'enfant ne retient que ce qui vient à sa perception, ce qui passe à sa portée... Il ne faut pas « faire grandir l'enfant », mais

au contraire *le maintenir en enfance, le faire demeurer dans son état naturel, immédiat*. Exercez son corps, ses organes, ses sens, ses forces, mais tenez son âme oisive aussi longtemps qu'il se pourra. » La vraie mesure de l'éducation, ce n'est pas l'adulte, le résultat de la médiation ; c'est l'enfant, la situation de l'immédiateté.

La critique de la transmission se fixe toujours sur un symbole : le livre

Avec ROUSSEAU, la critique du livre prend un tour plus radical. Puisqu'il importe avant tout de préserver *Émile* de l'influence de la société, il faudra le protéger du livre, qui en représente la menace accomplie.

– D'abord le livre est parfaitement inutile. Imaginons, suppose Rousseau, un philosophe abandonné sur une île déserte avec des outils et des livres ; il est probable qu'il ne touchera pas un seul ouvrage. En revanche, il se préoccupera de survivre, et pour cela il commencera par explorer son environnement... Comme lui, « bornons-nous aux connaissances que l'instinct nous porte à chercher ».

– De plus, l'intérêt pour le livre n'est pas naturel ; il doit donc être écarté comme un artifice, signe de cette société qui nous éloigne de l'essentiel. Pour Rousseau, qui veut des choses et non des mots, le choix est donc vite fait : « qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses. »

– En réalité, ils nous éloignent de l'expérience directement vécue et nous font entrer dans l'abstraction. « Au lieu de coller un enfant dans les livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travailleront au profit de son esprit. » Pour Rousseau, c'est en effet de l'expérience et d'elle seule que peuvent naître des idées. D'où ce violent anathème porté par lui : « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. »

La culture livresque produit un monde artificiel où tout est figuré – comme au théâtre

L'autorité, ce mot que Rousseau veut évacuer, n'est-elle pas au sens littéral l'attribut propre de l'auteur ? Le livre ne nous apprend pas à réfléchir, mais à adopter la réflexion d'autrui.

La culture n'est pas nécessaire pour accomplir notre nature – *pire, elle la pollue*, en nous aliénant à un

monde d'artificialité où nos devoirs humains sont remplacés par des règles arbitraires. Le précepteur lui-même en tire la conclusion qui s'impose : « J'ai refermé tous les livres. » C'est de cette libération dont Rousseau est le plus fier : j'ai délivré les enfants de leurs devoirs, écrit-il, et surtout « des instruments de leur plus grande misère à savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance ».

À douze ans, au plus tôt, on permettra à Émile de toucher un ouvrage en particulier – mais un seul

Ce livre pourra servir de support à toutes les conversations avec le précepteur : il contient en effet tout ce qu'il est utile de savoir ; il sera lu avec profit pendant des années et, si le goût d'Émile n'est pas altéré, il lui plaira toujours. « Quel est donc ce merveilleux livre ? C'est *Robinson Crusoé*. » Rousseau provoque, mais la provocation est pourtant très sérieuse : Rousseau veut qu'il soit le critère de l'individu solitaire, qui ne s'intéresse qu'à l'utile. « Je veux que la tête lui en tourne [...] qu'il pense être Robinson lui-même... »

La pédagogie de Rousseau ne manque pas de nous étonner. Ses impératifs sont pour nous étranges, et ses radicalités choquantes

Il est indéniable, néanmoins, que l'on peut dans l'*Émile*, lire ce qui, curieusement, constitue la charte de l'éducation contemporaine, et ce qui structure jusque dans ses détails, notre vision partagée de la pédagogie. Au nombre de nos lieux communs, on pourrait citer spécialement celui qui consiste à présenter la médiation comme une aliénation. Il est jusqu'à notre discours sur le livre où l'on retrouve bien souvent, un écho évident de la condamnation rousseauiste.

Dans une société en permanente évolution, la transmission n'a pas de sens : le but du pédagogue n'est donc plus d'enseigner, mais de « faciliter l'apprentissage ».

Exposés, ateliers, travaux personnels encadrés, classes inversées, autant de moyens promus pour permettre qu'un savoir soit acquis par l'action de l'élève, non par l'écoute de l'enseignant. À l'opposé le « cours magistral » recueille une condamnation quasi unanime... Dès les petites classes, le débat sur

les méthodes de lecture fait écho à la préoccupation rousseauiste : la méthode globale voulait proposer une façon d'apprendre l'écrit qui ne procède pas par inculcation mais par compréhension.

La culture elle-même se trouve implicitement mise en accusation, comme lieu d'enfermement de la liberté des enfants : de ce point de vue, la dénonciation des « stéréotypes », nouveau cheval de bataille pédagogique, est un symptôme révélateur. Lorsque l'on affirme que l'école au lieu de transmettre une culture, doit déconstruire les repères véhiculés par l'histoire, la littérature, ou la langue elle-même, on ne fait qu'exprimer cette inquiétude profondément rousseauiste : ce que nous transmettons n'est-il pas facteur d'aliénation ?

F.X. BELLAMY stigmatise la fascination que l'Éducation nationale éprouve aujourd'hui pour le numérique, devenu la grande utopie pédagogique

Le développement des nouvelles technologies laisse entrevoir en effet la possibilité d'un accompagnement inouï de la promesse de Rousseau, *celle d'une enfance enfin débarrassée de toute transmission*. Puisque désormais tout le savoir est accessible par Internet, il n'est plus nécessaire d'imposer à nos successeurs la peine d'apprendre. À quoi bon fatiguer les élèves dans l'effort stérile de la mémorisation, du laborieux « par cœur » ? Nous voilà relevés de l'obligation d'apprendre tant d'informations superflues. Désormais, nous mobiliserons le savoir à la mesure immédiate de notre besoin, et sans passer par un tiers. Voilà un accomplissement paradoxal, puisque c'est la technologie qui sert le projet de Rousseau, pourtant grand pourfendeur de la technique ; mais c'est un accomplissement malgré tout. L'Éducation nationale s'attache à vanter les mérites de l'« école connectée » et de ses équipements innovants : classes informatiques, tableaux numériques, tablettes tactiles... « Rousseau sourirait d'entendre des inspecteurs généraux expliquer doctement que, grâce au numérique, il n'est plus nécessaire de faire apprendre à l'élève des chronologies, des tables ou des poèmes, mais qu'il suffit de lui apprendre à chercher pour qu'il puisse trouver par lui-même, le jour venu, l'information qui lui sera nécessaire. »

L'utilité demeurera le critère de notre seul rapport au savoir, si tant est qu'on puisse encore parler de savoir, dès lors que la mémoire n'est plus en jeu

Au fond, il semble que nous ne sommes collectivement plus du tout persuadés que l'école ait pour mission de transmettre à tous une forme de culture générale gratuite, indépendante de toute « rentabilité » ou de toute visée strictement professionnelle. Il faudrait, dans ces moments-là, se souvenir de la claire conscience de Rousseau, disant de son élève : « Je lui apprends bien plus à [...] ignorer qu'à [...] savoir. »

Car enfin, si l'on ne voit pas assez cette proximité dans l'inspiration qui structure aujourd'hui notre système éducatif, il faut au moins le considérer dans ses conséquences. Rousseau consacre ses plus belles pages, et les plus audacieuses, à un portrait de son élève. Il le décrit comme « un sauvage fait pour habiter les villes ». Peut-être faut-il lire dans ce portrait, les conséquences inassumées de notre conception de l'éducation.

Émile n'a que des connaissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique et morale. Il connaît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. [...] Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui. [...] Il se considère sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine ; il ne compte que sur lui seul.

LE ROUSSEAUISME EST LE CHEMIN À SUIVRE POUR DEMEURER COMME SEUL INITIATEUR